

Frédéric de Coninck, mennonite, théologien et sociologue, présente ce texte pour *Réforme*

Découverte

Deux thèmes s'entrecroisent : l'un tourne autour du verbe demeurer, l'autre autour de s'aimer les uns les autres. On retrouve par trois fois, au début, l'expression : demeurer dans mon (ou son) amour. Même l'évocation de la joie pleine (la traduction par « parfaite » est légèrement ambiguë en français) fait penser à quelque chose qui demeure. D'ailleurs, par contamination, certains manuscrits ont écrit : que ma joie demeure en vous. Puis le thème s'estompe, mais il resurgit au verset 16 : « *je vous ai institués afin que votre fruit demeure* ».

L'idée d'institution vient ici redoubler l'impression de solidité, de durabilité. Le verbe « demeurer », dans un sens spirituel, est un véritable leitmotiv de l'Évangile de Jean. On peut repérer une trentaine d'occurrences où ce verbe évoque quelque chose des relations entre Jésus et son Père ou entre Jésus et ses disciples. En grec, comme en français, on peut entendre demeurer aussi bien dans un sens temporel (perdurer) que dans un sens géographique (habiter quelque part). Et, dans l'Évangile, on retrouve les deux sens. Dans le chapitre précédent, par exemple, Jésus a parlé des « demeures » dans la maison de son Père (14, 2). C'est le substantif correspondant à notre verbe qui est employé. « *Demeurer dans mon amour* » nous parle donc à la fois de la proximité que Dieu nous ouvre et nous offre en Jésus-Christ, de la maison d'amour dans laquelle il nous accueille, et de la solidité de cet amour, de son endurance. « *Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* »

On en vient donc au deuxième thème : « *mon commandement le voici, aimez-vous les uns les autres* ». Jean est beaucoup moins explicite que les Synoptiques quant aux appels éthiques de Jésus. On y trouve peu de détails, peu d'appels précis. Sans cesse il remonte à la racine de nos comportements : notre amour et ses éventuelles insuffisances. On peut d'ailleurs être un peu chiffonnés par la phrase de Jésus : « *vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande* ». N'y a-t-il pas là plus de contrainte que d'amitié ? Mais, comme le note X. Léon-Dufour, c'est précisément le lien entre amitié et obéissance qui fait sens : « *je ferai tout ce que tu voudras, n'est, remarque-t-il, pas une parole de subordonné, mais d'amoureux* ».

En entrecroisant ces deux thèmes, Jean avive un paradoxe. Pour nous, l'amour (même au sens de l'agapè) relève de l'élan et des intermittences du cœur. Mais lui en fait le lieu et l'objet d'une demeure qui demeure.

Actualité du texte

C'est presque une provocation de parler, en ce moment, de ce qui demeure, alors que, depuis le début de la pandémie, nous sommes tellement conscients de *tout ce qui est fragile*, autour de nous et en nous. Ce texte de Jean est, d'ailleurs, une sorte de contraposé du livre de l'Ecclésiaste, qui évoque tout ce qui ne dure pas, tout ce qui nous glisse entre les mains. Et, de fait, l'usure, l'effritement de tout ce que nous entreprenons et avons entrepris, est une source intarissable de frustrations. Quand on fait un projet, on aimerait bien que son résultat perdure, que l'on n'ait pas travaillé en vain. Celui qui investit (de l'argent, du temps, de l'attention) compte tirer les produits de son investissement.

Mais Jean part dans une direction tout à fait autre, en rapprochant l'amour des autres et le fruit qui demeure. Résumons cela d'une phrase : ce qui demeure est ce que nous avons fait par amour pour quelqu'un d'autre. C'est paradoxal, je l'ai dit, non pas seulement parce que notre propre amour est fluctuant, mais aussi parce que la réaction des autres semble perpétuellement nous échapper. Celui qui aime peut, comme on dit, « prendre un râteau », même s'il ne fait pas la cour. Quand on agit pour le bénéfice des autres, on doit s'attendre, dans le meilleur des cas, à ce que notre travail soit réapproprié et donc déformé, digéré, transformé. « *Jean nous questionne et nous bouscule, car nous butons jour après jour sur les limites et les failles de notre amour pour les autres* »

De fait, pour Jésus, ce n'est pas le produit de notre travail qui demeure. Il parle de fécondité, de porter du fruit. Or il y a une différence entre la production matérielle et la fécondité. Nous avons perdu cela de vue dans notre société dominée par *le savoir-faire technique et industriel*, où l'on essaye sans cesse de calculer l'« input » pour produire un « output » le plus calibré possible. Mais la fécondité, précisément, passe par

l'autre, par la manière dont l'autre se ressaisit, à sa manière, de notre présence et de notre action. Il y a, ainsi, quelque chose d'imprévisible dans la fécondité. Le fruit nous échappe. Mais c'est cela qui demeure.

Alors, parlons d'amour et même d'amour extrême : *« aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime »*. C'est là que Jean nous questionne et nous bouscule, car nous butons jour après jour sur les limites et les failles de **notre amour pour les autres**. Je suis capable, à l'occasion, de gestes désintéressés, voire de passer beaucoup de temps à travailler au bénéfice des autres, mais se dessaisir de sa vie... C'est un appel qui me tire toujours en avant. *« L'amour de Dieu qui se réfracte dans l'amour des autres est ma demeure »*

Prenons-le comme une ouverture et une voie libératrice. Il est clair que la vie sociale, aujourd'hui, est beaucoup tournée vers soi, vers l'expression de soi. Il faut faire bonne figure et, si possible, être au centre des regards. Et on favorise les échanges avec des personnes qui nous ressemblent, qui nous mettent peu en mouvement vers l'altérité. Et cela développe les rapports agressifs entre des groupes sociaux qui sont de moins en moins capables de se parler les uns aux autres. À propos de fruit, il y a, c'est clair, une forme de stérilité dans cette fermeture des horizons. Cela détruit beaucoup et construit peu de choses. Et ce n'est que si nous nous portons vers un autre en tant qu'autre, en tant que radicalement autre que nous ouvrons nos horizons et que nous portons du fruit.

Prenons à rebours les méditations moroses de l'Ecclésiaste. Avec un peu de recul, si je repasse sur ce que j'ai fait dans ma vie, jusqu'à aujourd'hui, je peux dire qu'il n'y a que ce que j'ai fait par amour qui ait donné quelque chose de durable. Quelque chose de durable... mais, soyons clair : pas tout à fait ce que j'avais imaginé. Et revenons sur le double sens du verbe demeurer : c'est lorsque j'ai construit des relations d'amour mutuel avec d'autres personnes que j'ai accédé à une certaine stabilité. **L'amour de Dieu** qui se réfracte dans l'amour des autres est ma demeure. C'est là que j'habite et que je trouve un lieu stable et réjouissant, à l'image d'une maison où j'accueille les autres tout en me sentant chez moi.

Méditation

Ce texte de Jean m'évoque irrésistiblement le thème de la maison du Seigneur qui traverse le livre des Psaumes. Régulièrement, les psalmistes reviennent de leurs aventures pour faire une pause et pour se ressourcer dans la maison du Seigneur. Le psaume 27 pousse même une sorte de soupir que j'ai souvent fait mien : *« je demande au Seigneur une chose, et je la recherche : habiter tous les jours de ma vie dans la maison du Seigneur, pour voir la beauté du Seigneur et pour admirer son temple »* (Ps 27, 4).

Le thème de la demeure de l'amour de Dieu, aussi bien que la quête d'une maison où l'on peut habiter tous les jours de sa vie pour voir **la beauté** du Seigneur, me portent à la contemplation. Faut-il y voir simplement un désir régressif qui me pousserait à la passivité et à une consolation facile ? Je ne le pense pas. Je reviens souvent à ce commentaire de la règle de Reuilly : *« Le contraire de la contemplation ce n'est pas l'action, mais le souci qui étouffe la Parole et appesantit l'intelligence. La contemplation est un sabbat du cœur, un repos profond, une non-préoccupation, un accès vers la liberté intérieure. Elle ne consiste pas à ne rien faire, mais à faire toute chose devant Celui qui appelle à être ce qui n'est pas. »*

En l'occurrence, la demeure de l'amour de Dieu est le lieu où je suis projeté vers l'autre, où j'apprends à me dessaisir de mes préoccupations mortifères pour aller à la rencontre de Dieu et de l'autre, en esprit et en vérité. C'est un sabbat du cœur, en effet, un espace où je re-considère ce qui fait la trame de ma vie et où j'aperçois la lumière, où je me saisis de la liberté que Dieu m'offre. La beauté du Seigneur me rend perceptible l'étincelle précieuse qui fait la beauté de tout un chacun. C'est quand j'y demeure que je deviens capable d'être amical dans mes relations quotidiennes et dans ma prière.

Amen.